



Div. Lib.

BS
3555
.L84

Loane
Valen
Historia

239.5

L. 82

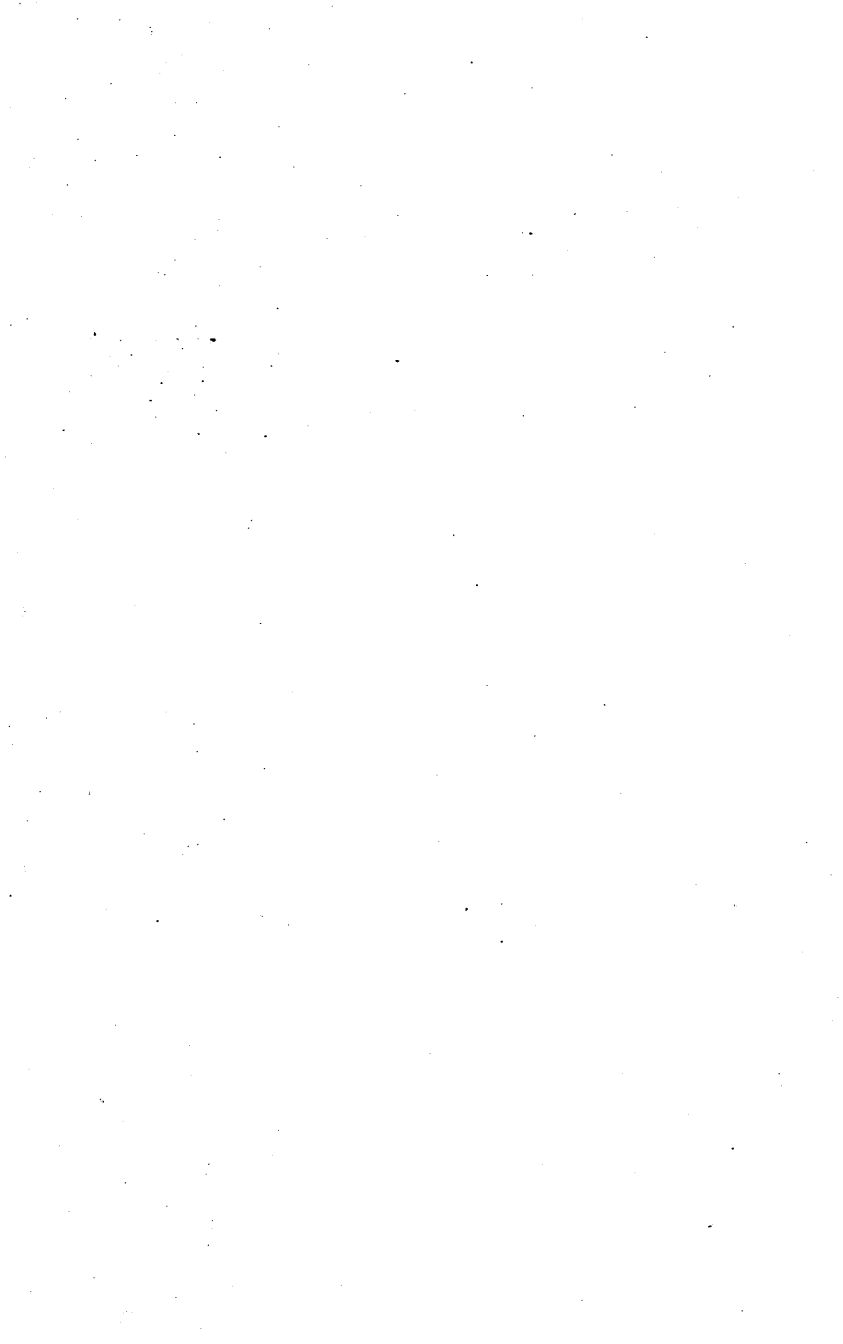
Bar.

The University of Chicago
Libraries



GIFT OF

American Journal of Theology



Sw
APOLOGÉTIQUE POPULAIRE

VALEUR HISTORIQUE

DE L'ÉVANGILE

AU POINT DE VUE DE LA SCIENCE

ET DE LA CRITIQUE MODERNE

Désiré
Par le R. P. LODIEL, S. J.

21-10-92
Professeur de philosophie.



PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

YVES
TO
YVES

BS 3555
L 84

Cam opus cui titulus Valeur historique de l'Evangile par le Dr de SAINT-ELIER, duo theologi quibus id commissum fuit, recognoverint et in lucem edi posse probaverint, facultatem concedimus ut typis mandetur, si ita iis ad quos pertinet videbitur.

Lovanii, die 1^a augusti 1902.

F. PICARD.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 2^a augusti 1902.

E. THOMAS,
vic. gén.

INTRODUCTION

POURQUOI CES QUELQUES PAGES ?

A la fin du xvi^e siècle, Jean-Jacques Rousseau disait du caractère de Jésus-Christ tracé dans l'Évangile :

Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! Quelle grâce touchante dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! Quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il a peint trait pour trait Jésus-Christ ; la ressemblance est si frappante que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper..... Où Jésus-Christ avait-il pris, chez les siens, cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est douce, celle de Jésus-Christ expirant dans les tourments, injurié, raillé de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre, et Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

Disons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente ; au

fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire : il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale ; et l'Évangile a des caractères de vérité si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. (1).

Malgré ces caractères de grandeur morale et de vérité, l'Évangile a été depuis plus d'un siècle l'objet d'attaques incessantes. Au nom de la science et de la critique on a voulu détruire la valeur du récit sacré, et le réduire à un recueil de simples légendes ; et, de nos jours, on entend une foule de gens, sans examen ou sans études spéciales, vous dire que ces récits ne sont que des fables. Sans doute, on peut les défier de prouver leur dire, mais comme il s'agit là du fondement principal de la religion chrétienne, nous voulons rappeler dans ces pages les travaux de la vraie science sur la valeur historique des Évangiles, et les résultats de ces travaux.

Nous parlerons d'abord des caractères internes que présente le récit sacré, ensuite nous indiquerons les documents et les témoignages qui en assurent l'origine et la véracité. Toujours, dans cette étude, nous marcherons à la suite des savants les plus autorisés : on pourra donc juger et voir ce que dit vraiment la science sur cette question capitale.

(1) *Émile*, l. IV.

VALEUR HISTORIQUE

DE L'ÉVANGILE

AU POINT DE VUE DE LA SCIENCE

ET DE LA CRITIQUE MODERNE

I. — LE RÉCIT ÉVANGÉLIQUE.

Caractères intimes de sa véracité.

En 1875, M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, lut à ses confrères, dans une séance publique, une notice sur M. Charles Magnin, membre de cette Académie, mort en 1862. Il y rappela comment ce savant critique fut amené à étudier sérieusement la plus importante des questions qui puissent préoccuper un être raisonnable : le problème de la vérité religieuse, duquel dépend notre destinée immortelle. La vérité de la révélation chrétienne lui fut démontrée « par ces deux grands faits sensibles, éclatants, qui occupent une place immense dans l'histoire : l'apparition et le triomphe de l'Évangile et l'étonnante stabilité du gouvernement de l'Église catholique. »

Vous qui refusez d'admettre la divinité de l'Évangile, écrivait M. Magnin à l'un de ses amis, avez-vous à nous fournir une explication naturelle de la merveilleuse apparition, dans

un coin de l'empire romain, de cette doctrine inattendue, inouïe, qui est venue tout à coup renouveler la face de la terre et changer les bases de la famille et de la société? Il y a deux choses également admirables dans l'Évangile : les préceptes et le précepteur, la vie de Jésus et ses paroles. Chicanez tant que vous voudrez, soutenez avec Strauss que les récits des évangélistes sont des allégories et des légendes, d'où sont-elles venues? De l'imagination populaire, direz-vous. Mais le peuple ne met dans ses créations que les idées et les sentiments qui lui sont habituels : les héros de ses légendes, il les crée à son image. Or, reconnaissons-nous le moindre trait du caractère hébreu, si dur, si inexorable, dans la parabole du bon Samaritain, ou dans le miséricordieux récit de la femme adultère?

Peut-on raisonnablement supposer que des imaginations juives se soient complu à inventer le mythe étrange de leur Messie, Fils de David, né dans une étable, et mort sur une croix, tout exprès, apparemment, pour blesser la plus chère et la plus indestructible espérance de la nation juive?

Non, il est sans exemple que les légendes populaires prennent le contre-pied des idées du peuple où elles naissent.

Vous direz peut-être, comme une autre école l'a avancé, que la doctrine de Jésus-Christ est l'œuvre collective et successive d'une suite de réformateurs anonymes ; mais le sang versé si généreusement pour leur foi par les apôtres réfute assez cette hypothèse. L'originalité même du langage, sa justesse et sa profondeur, sa forme interrogative et parabolique, établissent invinciblement la personnalité du Christ.

Enfin, si l'Évangile n'est pas de source divine, montrez-nous ses origines terrestres. D'où ses auteurs, quels qu'ils soient, ont-ils tiré cette surprenante nouveauté? Ce n'est certainement pas de la Judée. Serait-ce d'Alexandrie, d'Athènes ou de Rome? Nous savons tout ce qui se disait, tout ce qui se faisait alors dans ces métropoles du monde païen. Indiquez nous, de grâce, parmi les contemporains de Tibère, le moraliste capable de composer le Sermon sur la montagne. Vous aurez beau interroger les plus illustres représentants de l'Académie, du Lycée ou du Portique, vous aurez beau faire

appel à la sagesse orientale, vous aurez beau même réunir toutes les vérités éparses dans l'Ancien Testament, vous ne parviendrez jamais à faire jaillir de ces sources, si riches qu'elles soient, ni le divin précepte de l'humilité, ni l'amour des ennemis, ni la notion de l'égalité et de la fraternité humaines, ni le type de la pureté maternelle et virginale. Je n'insiste pas : pour tout esprit bien fait, l'Évangile porte en soi la preuve éclatante de sa céleste origine.

Nous le voyons par ces paroles du savant écrivain : l'Évangile, dans sa doctrine et dans sa morale, offre des marques singulières d'une vérité supérieure. La manière dont les évangélistes racontent la vie et la mort de Jésus-Christ, l'idée qui s'en dégage, ne sont pas moins significatives. Rien dans leur récit qui sente la passion ni l'esprit de parti ; et, cependant, de leur narration ressort un type de perfection que des Juifs illettrés ou nourris d'écrits rabbiniques n'auraient pu concevoir. Nous avons dans les œuvres des rabbins juifs d'amples matériaux pour tracer le modèle d'un docteur parfait d'après leurs idées : tout y porte l'empreinte de l'esprit national ; leurs pensées, leurs actes, leurs principes, tout diffère des principes et du caractère de Jésus. Par quel prodige des hommes élevés dans un tel milieu auraient-ils pu créer un portrait si contraire à leur type national ? Comment des écrivains si divers, tels que saint Matthieu et saint Jean, seraient-ils arrivés à peindre la même figure ? Nulle autre explication possible : tout en se plaçant à divers points de vue, ils ont eu devant les yeux le même modèle réel et vivant.

II. — VALEUR DU RÉCIT ÉVANGÉLIQUE PROUVÉE PAR L'HISTOIRE.

1^o Les auteurs de ce récit.

Considérés en eux-mêmes, les Évangiles présentent les caractères d'une œuvre authentique et vraie.

Aux preuves internes que nous venons d'esquisser, on peut en joindre d'autres encore plus décisives dues aux recherches de la science moderne.

A partir des apôtres jusqu'à nous, une série continue de témoignages incontestables démontre que nos quatre Évangiles furent dès l'origine reçus et vénérés dans toutes les Églises chrétiennes.

Déjà l'on trouve quelques emprunts faits à ces livres dans les écrits des Pères apostoliques, disciples immédiats des apôtres, par exemple dans les lettres de saint Ignace d'Antioche, mort martyr en 107, dans celle de saint Clément de Rome, et dans un écrit découvert en 1875 (1) et intitulé : *La Doctrine des douze apôtres*.

Vers l'an 150, un philosophe converti du paganisme à la foi chrétienne, saint Justin, déclare que les Évangiles étaient lus dans les assemblées des fidèles.

A la même époque, Papias, évêque d'Hiérapolis, dit que Marc, disciple de saint Pierre, écrivit avec soin ce qu'il avait entendu de la bouche de cet apôtre touchant les paroles et les actes du Seigneur.

Un autre document, trouvé il y a deux siècles par le savant Muratori, donne le catalogue des livres sacrés

(1) Par M^{sr} Briennys, métropolitain de Nicomédie.

reçus en Italie vers l'an 160 (1). Les premières phrases ont disparu, mais en ce qui reste on lit :

Le troisième évangile est de Luc, médecin, disciple de saint Paul ; le quatrième est de Jean, l'un des disciples de Jésus.

Et l'auteur ajoute :

Jean le dit avec assurance : « Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nos oreilles ont entendu, nos mains touché, nous l'avons écrit. »

Ces paroles sont tirées de la première épître de saint Jean, qui est, pour ainsi dire, la préface de son Évangile.

En Gaule, saint Irénée, évêque de Lyon (de 170 à 202) nous a laissé un grand ouvrage sur les hérésies. Il y parle souvent de nos quatre Évangiles, et leur emprunte de nombreux passages.

Vers le même temps, Clément d'Alexandrie, chef de l'école chrétienne de cette ville, rappelle également ces quatre récits, les seuls Évangiles qui soient reçus dans l'Eglise catholique, dit-il, et cent fois il les cite dans ses ouvrages.

Après lui, le savant Origène (180-254) entreprit une révision du texte sacré, compara les anciens manuscrits, et constata leurs légères différences : ce sont les mêmes que nous retrouvons aujourd'hui, et elles ne détruisent nullement l'intégrité du texte primitif.

A cette même époque, en Afrique, Tertullien (180-240), dans ses nombreux écrits, atteste la croyance universelle des chrétiens au sujet des Évangiles :

Celui de saint Luc, dit-il, est répandu parmi les églises apostoliques depuis les débuts de son apparition. L'autorité de ces mêmes églises approuve les évangiles de Jean et de Matthieu ; pour celui de Marc, on le donne comme l'évangile de Pierre, dont Marc fut l'interprète.

(1) Ce document est connu dans le monde savant sous le nom de *Canon de Muratori*.

A ces témoignages des auteurs chrétiens, on peut ajouter ceux des hérétiques des premiers siècles; eux aussi connaissaient les Évangiles, et leur empruntaient ce qui leur paraissait favorable à leurs doctrines. Ainsi Marcion admettait en grande partie l'évangile de saint Luc; les Ebionites et les Nazaréens, celui de saint Matthieu, etc. Aucun d'eux ne songeait à nier l'origine apostolique de ces écrits.

Ici nous pouvons même invoquer le témoignage des auteurs païens : Celse, Porphyre, Julien l'Apostat.

Celse, en particulier, mérite d'être cité. Philosophe sceptique et railleur à la façon de Voltaire, il écrivit contre les chrétiens un livre dont Origène nous a laissé la complète réfutation. Celse connaissait nos évangiles, il rappelait les faits qui s'y trouvent racontés, la naissance miraculeuse de Jésus, l'adoration des Mages, le massacre des saints Innocents, la fuite en Egypte, les miracles, la mort et la résurrection du Christ. C'est bien dans les Évangiles qu'il puise ces détails, car il en cite textuellement une foule de paroles. Nie-t-il leur authenticité? Il n'a pas même l'idée de le faire; il les cite toujours comme les écrits des disciples de Jésus. Celse vivait sous l'empire d'Hadrien (117-134). Eh bien, si, dès le commencement du second siècle, quelques années après la mort de saint Jean, les Évangiles étaient connus des païens eux-mêmes comme l'œuvre des premiers disciples du Christ, c'est que vraiment ils venaient de cette source (1).

2^e Conservation du texte primitif.

Ces écrits étaient-ils ceux que nous possédons aujourd'hui?

(1) Celse ne songeait pas non plus à nier les miracles rapportés dans l'Évangile, il les attribuait à la magie: singulière explication qui vaut un aveu de sa part.

Oui, sans nul doute. Nous en avons la preuve dans les passages que leur empruntent les auteurs ecclésiastiques de ces premiers temps. Telle est l'abondance de ces citations qu'en les unissant on pourrait reconstruire le texte presque tout entier. Curieux détail : on a compté le nombre de ces emprunts faits à l'évangile par les Pères des premiers siècles ; on en a trouvé 380 dans saint Irénée, 577 dans Clément d'Alexandrie, 1 550 dans les écrits de Tertullien, etc.

Mieux encore : vers l'an 160, un disciple de saint Justin, Tatien, composa une concordance des quatre évangiles (le *Diatessaron*) en les unissant dans un même récit ; cette œuvre, dont on a retrouvé de nos jours la traduction arabe (1), montre l'identité de notre texte avec celui qu'on lisait un demi-siècle après la mort de l'apôtre saint Jean. Ajoutez à ces documents les anciens manuscrits de l'évangile dont quelques-uns furent écrits au iv^e siècle ; ajoutez les versions du Nouveau Testament faites près de l'âge apostolique comme la première version syriaque, comme la *Vetus Italica*, version latine primitive dont on admirait la fidélité : ainsi que les anciens manuscrits, ces versions reproduisent exactement le texte que nous possédons aujourd'hui.

Pour s'assurer du texte primitif, on a fait des recherches dans toutes les grandes bibliothèques, et l'on a découvert une trentaine de manuscrits antérieurs au x^e siècle, contenant le Nouveau Testament. Trois ou quatre sont bien plus anciens et deux au moins remontent au iv^e siècle.

Celui qu'on regarde comme le plus précieux de tous est le *Codex Vaticanus*, conservé à Rome à la bibliothèque vaticane. Il est du iv^e siècle.

(1) Découverte par M^{sr} CIASCA, religieux Augustin, depuis cardinal, mort en 1902.

Un autre manuscrit datant à peu près de la même époque a été trouvé par M. Tischendorf en 1859, à la bibliothèque des moines du mont Sinäi (le *Codex Sinaiticus*). Ce manuscrit, édité par un protestant, aux frais de l'empereur de Russie, contient toute la Bible, et en particulier renferme tous les passages par lesquels on prouve la primauté et les pouvoirs conférés à saint Pierre.

Ces manuscrits présentent tous un texte identique à celui que nous possédions. Ils prouvent que depuis quinze siècles ce texte n'a pas subi d'altération notable. Les travaux d'Origène et l'œuvre de Tatien complètent la preuve de cette conservation pour les trois siècles antérieurs.

TRAVAUX DE M. H. WALLON SUR LE TEXTE SACRÉ

Nous venons d'indiquer les preuves qui établissent l'origine et l'intégrité de nos Livres Saints : ces preuves sont développées dans un grand nombre d'ouvrages, mais plus spécialement dans le livre de M. H. Wallon : *De la Croyance due à l'Évangile* (Paris, Adrien Le Clère, 2^e édition, 1866).

Cette œuvre magistrale résume les travaux faits depuis deux siècles sur la valeur du récit évangélique, et répond aux objections de Strauss, de Renan et des autres rationalistes modernes.

Nous ne pouvons ici le suivre dans ses larges développements ; rappelons seulement quelques mots de sa conclusion :

Les Évangiles, dit M. Wallon, sont bien du temps et des auteurs auxquels nous les avons rapportés. Indépendamment des témoignages qui remontent aux temps apostoliques, les citations nombreuses qu'on trouve dès le milieu du second siècle dans tous ceux qui en parlent, orthodoxes, hérétiques

ou païens, prouvent non seulement qu'ils existaient alors, mais qu'ils étaient répandus partout, entourés du plus profond respect, et là même où l'on cherchait à se soustraire à leur autorité, incontestés quant à leur origine. Ce n'était pas seulement quatre Évangiles quelconques, mais nos quatre Évangiles : ils existaient alors tels que nous les avons aujourd'hui. On peut le conclure des variantes mêmes relevées par Origène dans les manuscrits qu'il compara (vers l'an 230), et ils existaient alors tels qu'ils étaient à l'origine, nous en avons donné non pas seulement une preuve morale, mais une preuve matérielle. Cela est démontré, en effet, par la vénération des chrétiens du second siècle pour leurs livres sacrés et par les anathèmes prononcés contre toute altération de l'Évangile ; cela est démontré par l'unité générale que présentaient ces textes à la fin du second siècle, car cette unité, si elle n'était originaire, devrait provenir d'un concert postérieur ; or, nul concert n'était possible au second siècle en présence des sectes rivales (1).

Nos Évangiles sont donc les écrits des premiers disciples de Jésus-Christ, et leur texte est resté ce qu'il fut à l'origine. Telle est la certitude de ces conclusions qu'elle arrache des aveux aux critiques les plus ennemis de la religion chrétienne.

L'Évangile de saint Luc, dit Renan, est une composition régulière, fondée sur des documents antérieurs..... L'auteur de cet Évangile est certainement le même que celui des Actes des apôtres (2).

Or, l'auteur des Actes fut le compagnon de saint Paul ; nous en verrons la preuve irrécusable. Le troisième Évangile est donc l'œuvre d'un écrivain contemporain des faits.

Sur l'Évangile de saint Jean, les aveux de Renan sont encore plus catégoriques :

(1) *De la croyance due à l'Évangile*, 2^e édition, p. 485, 486.

(2) RENAN, *Vie de Jésus*, Préface, p. ix.

Personne ne doute, dit-il, que vers l'an 150, cet Évangile n'existât et ne fût attribué à Jean. Des textes formels de saint Justin, d'Athénagore, de Tatien, de Théophile d'Antioche, d'Irénée, montrent dès lors cet Évangile mêlé à toutes les controverses et servant de pierre angulaire au développement du dogme. Irénée est formel; or, Irénée sortait de l'école de Jean; entre lui et l'apôtre, il n'y avait que Polycarpe (1). Comment donc Irénée aurait-il pu admettre comme de saint Jean un Évangile dont son maître ne lui aurait jamais parlé?

En Allemagne aussi, depuis quelques années, on peut recueillir des témoignages également remarquables. Les critiques qui, de nos jours, ont étudié avec le plus de soin les données de l'histoire, Holtzmann, Harnack et son école, bien que rationalistes, admettent que les trois premiers Évangiles ont été composés de l'an 60 à l'an 90 de notre ère. Plus récemment encore, en 1897 et 1899, M. Théodore Zahn, professeur à l'Université d'Erlangen, a publié deux volumes considérables sur l'origine des livres du Nouveau Testament, et son œuvre a été accueillie avec enthousiasme, louée par ses adversaires eux-mêmes. Dans le second volume, il démontre avec une grande érudition l'authenticité des trois premiers Évangiles, et les rapporte comme nous à l'âge apostolique. Il étudie ensuite celui de saint Jean, et, après une discussion savante, il donne comme une conclusion parfaitement certaine que cet Évangile est l'œuvre de l'apôtre bien-aimé :

Nous avons pour le montrer, dit-il, une chaîne non interrompue de témoignages directs, irréfragables.

Et M. Zahn admet, sans hésiter, que cet Évangile nous est parvenu sous sa forme primitive. Ces conclu-

(1) Saint Irénée, en effet, avait été l'auditeur fidèle de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, et saint Polycarpe, qui mourut martyr à l'âge de quatre-vingt-six ans, avait été dans sa jeunesse le disciple de l'apôtre saint Jean.

sions sont bien remarquables de la part d'un écrivain protestant qui connaît tous les travaux de la critique allemande et qui est lui-même un savant de premier ordre.

3^e Véracité des évangélistes; contrôle de l'histoire.

Nous avons donc sur les faits évangéliques le récit fidèlement conservé de quatre écrivains qui furent des contemporains, et vécurent dans le pays où les faits avaient eu lieu.

Ces témoins sont-ils dignes de foi? Oui, incontestablement. Nous en avons la preuve dans les documents historiques de cette époque, dans le témoignage de l'Eglise naissante et dans le caractère même de leur narration.

Rappelons-nous les paroles de J.-J. Rousseau et de M. Magnin sur la doctrine de Jésus-Christ et le type de perfection morale qu'il présente. Non, répéterons-nous après eux, ce n'est point ainsi qu'on invente; ici, les inventeurs seraient plus étonnants que le héros.

Cependant, comparons leur récit avec les autres documents historiques que nous possédons sur cette époque éloignée.

Ces documents sont nombreux. Pline et Strabon nous ont laissé des détails précis sur l'état de la Palestine aux temps apostoliques; l'historien juif Josèphe nous renseigne pleinement sur les faits qui se passèrent alors en Judée. En consultant ces sources diverses, des savants nous ont fait connaître l'état des Juifs à cette époque, leurs magistrats et leurs grands-prêtres, les sectes qui les divisaient, leur esprit, leurs préjugés, leurs traditions, leurs usages, les impôts divers, les monnaies qui avaient cours parmi eux. Sur tous ces détails, les écri-

vains sacrés sont parfaitement instruits, et, malgré les recherches les plus minutieuses, on n'a pu les trouver en défaut sur aucun point.

A ce contrôle de l'histoire vient se joindre le témoignage de l'Église naissante. Ce ne fut pas sans des motifs très sérieux que des milliers de Juifs, malgré leurs préjugés, leur espoir d'un Messie glorieux, crurent à la réalité des faits évangéliques, après la mort ignominieuse de Jésus, en s'exposant eux-mêmes à toute sorte de vexations. Ce ne fut pas non plus sans des raisons graves que l'Évangile put être accepté avec sa morale austère dans les villes les plus éclairées de l'empire romain, à Antioche, à Corinthe, à Éphèse, à Rome même, malgré les vices et les séductions d'une civilisation corrompue. Pour les premiers convertis, en Judée surtout, la vérification de la parole apostolique était facile; s'ils furent convaincus jusqu'à tout sacrifier pour leur foi, c'est que la réalité des faits leur était pleinement prouvée.

Eh bien, parmi ces faits, il faut compter ceux que nos rationalistes rejettent comme des légendes ou des fables. Les apôtres saint Matthieu et saint Jean, aussi bien que les deux autres évangélistes, nous attestent avec précision que Jésus de Nazareth a prêché une doctrine religieuse, se donnant lui-même comme l'envoyé, comme le Fils de Dieu; tous les quatre assurent que pour prouver sa mission et sa doctrine, il a guéri des malades, rendu la vue à des aveugles, ressuscité des morts. Lisez dans saint Jean (ch. ix) le récit de la guérison de l'aveugle-né, ou celui de la résurrection de Lazare (ch. xi), et dites si ce n'est pas la narration vécue d'un témoin qui a vu les faits.

La résurrection de Jésus-Christ est rapportée par les quatre évangélistes avec des circonstances qui ont arraché des aveux aux critiques les plus hostiles :

L'histoire, dit Baur, un des chefs de l'école rationaliste allemande, l'histoire doit s'en tenir à ce fait : que pour la foi des disciples, la résurrection de Jésus-Christ était une vérité certaine et inébranlable. Ce n'est que dans cette foi que le christianisme a trouvé une base solide pour tout son développement historique.

Le plus fameux des écrivains qui, en Allemagne, ont attaqué la valeur du récit évangélique, Strauss, dit de même :

L'immense révolution qui se passa dans l'esprit des apôtres depuis le plus profond découragement et la perte de tout espoir jusqu'à la foi et à l'enthousiasme avec lequel ils l'annoncèrent comme le Messie à la Pentecôte suivante, ne s'explique pas, si dans l'intervalle il n'était survenu quelque événement qui les convainquit de la résurrection de Jésus crucifié.

Un écrivain protestant bien connu, Athanase Coquerel dit :

A notre avis, les quatre volume de Strauss disent infiniment moins contre la vérité du christianisme que ces lignes écrites par un incrédule tel que lui ne disent pour le christianisme.

Et, en effet, comment les onze apôtres, comment les cinq cents disciples dont parle saint Paul (*I Cor. I, 15*) eussent-ils pu croire à cette résurrection, jusqu'à tout sacrifier pour leur foi, s'ils n'avaient vu Jésus ressuscité comme ils l'assuraient?

Ainsi la vérité des faits évangéliques est établie par le témoignage authentique de ces quatre historiens que nous appelons les évangélistes.

Quatre témoins contemporains des faits, tous parfaitement informés, toujours conformes aux données de l'histoire, c'est une base suffisante pour notre créance.

Mais elle est confirmée par d'autres documents d'une valeur singulière, surtout par les Épîtres de saint Paul, et par les Actes des apôtres, œuvre de saint Luc.

III. — LES ÉPÎTRES DE SAINT PAUL, PREUVES DE LA VÉRITÉ DES FAITS ÉVANGÉLIQUES.

Aux premiers jours de la prédication évangélique, un ardent disciple de la secte des pharisiens, nommé Saul ou Paul, se montra l'ennemi des chrétiens et le persécuteur de l'Église naissante. Mais il a raconté lui-même comment, dès l'année qui suivit l'ascension de Notre-Seigneur, il devint le disciple de Jésus-Christ et l'apôtre de la nouvelle doctrine.

Après sa conversion, il adressa plusieurs lettres aux Églises fondées par lui et ces lettres nous ont été conservées avec le soin le plus religieux. Elles ont même ceci de remarquable : telle est la certitude de leur origine et de leur intégrité que les critiques les plus hostiles les reconnaissent eux-mêmes presque toutes comme l'œuvre de cet apôtre.

Les épîtres de saint Paul, dit Renan, ont un avantage sans égal : c'est leur authenticité absolue : aucun doute n'a jamais été élevé par la critique sérieuse contre l'authenticité de l'épître aux Galates, des deux épîtres aux Corinthiens, et de l'épître aux Romains (1).

Renan ajoute que si quelques auteurs ont rejeté les autres épîtres de saint Paul, c'est pour des motifs tout à fait insuffisants, et à cause de leurs idées systématiques particulières.

Ici donc la certitude est complète : nous avons dans

(1) RENAN, *Les Apôtres*, préface, p. xv et xvi.

les écrits de saint Paul la déposition du témoin le plus autorisé sur les origines du christianisme.

Il est bien informé, car il atteste ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qu'il a enseigné aux premiers disciples ; on ne peut l'accuser de préventions en faveur de l'idée chrétienne, puisqu'il en fut d'abord le plus ardent adversaire. Du reste, ses écrits témoignent de sa haute intelligence, et ses travaux, sa patience, son martyre, sont les garants de sa sincérité.

Or, les épîtres de saint Paul nous offrent la preuve la plus irrécusable des principaux faits évangéliques : dans ses lettres, il expose d'une manière vive, originale, les principaux points de la doctrine et de la morale chrétiennes ; il redit aux fidèles que Jésus est le Fils de Dieu, l'image parfaite de son Père, et, tout aussi clairement que saint Jean, il enseigne la divinité de Jésus-Christ :

Jésus, dit-il (1), unit en lui la forme de serviteur à la nature divine ; il est le fils de David, il est le Dieu béni dans tous les siècles (2).

Ce Jésus, ajoute-t-il, a souffert et est mort pour nous, il a donné sa vie comme le prix de notre rançon ; et vingt fois l'Apôtre inculque aux fidèles ce mystère de la Rédemption, ce sacrifice de la Croix par lequel nous avons été sauvés.

Mais ce que Paul atteste par-dessus tout, c'est la vérité de la résurrection de Jésus-Christ.

Au chapitre xv d'une de ses principales épîtres (la première aux Corinthiens) il leur dit :

Je vous rappelle ce que je vous ai annoncé, ce qui est le fondement de votre salut, c'est que le Christ est mort pour

(1) *Philip.* II, 5.

(2) *Rom.* IX, 5.

vos péchés ; il a été enseveli, et le troisième jour il est ressuscité. Il apparut à Pierre et ensuite aux onze disciples. Il apparut aussi à plus de cinq cents frères assemblés ; quelques-uns de ces témoins sont morts, mais la plupart restent encore au milieu de nous. Jésus apparut plus tard à Jacques, à tous les apôtres ; enfin il s'est montré à moi, le dernier des apôtres, à moi qui d'abord ai persécuté l'Eglise de Dieu (1).

Et saint Paul redit ensuite aux Corinthiens que la vérité de cette résurrection du Christ est le fondement de leur foi, de leur espérance immortelle.

Un tel témoignage adressé aux premiers chrétiens si voisins de la Judée, pour qui la vérification des faits était si facile, est sans doute irrécusable ; il suffit pour faire évanouir le système des mythes et des légendes inventé par les rationalistes allemands.

Aussi, dans une réponse au livre de Strauss, Athanase Coquerel fait ces judicieuses remarques :

Qu'un homme comme saint Paul se soit laissé tromper, ou qu'il ait voulu tromper touchant la religion qu'il exportait du sol juif sur le sol païen ; qu'un homme de ce génie ait pris pour des faits contemporains d'anciennes légendes restaurées selon les besoins du temps ; ou qu'un homme de ce caractère, en se sacrifiant comme il s'est sacrifié, se soit rendu le complice d'une si flagrante imposture ; dupé ou complice, ce sont là deux impossibilités morales en opposition directe avec la nature humaine, mille fois plus invraisemblables et plus incroyables que l'Evangile.

Non, l'homme n'est point ainsi fait, et un homme tel que saint Paul n'est pas un témoin qu'on récuse..... En lui l'apôtre prouve l'apostolat, les épîtres prouvent l'individualité de l'écrivain, de sorte que si Paul est réel, le christianisme l'est aussi. Si Paul est un apôtre, Jésus est le Messie ; si Paul a véritablement planté, Dieu a véritablement donné l'accroissement.

Au contraire :

(1) I Cor. xv, 1-9.

Si l'Évangile est un recueil de légendes populaires, saint Paul ne se conçoit plus, ni comme un enthousiaste qui s'est trompé, il a trop de pénétration et de science; — ni comme un imposteur qui trompe, il a trop de dévouement et de vertu. Que reste-t-il donc? Il reste la certitude que ses épîtres sont un témoignage vivant de la vérité des Évangiles (1).

(1) En effet, cette conclusion s'impose à tout observateur sérieux qui examine les épîtres de saint Paul, leur origine, leurs caractères indéniables de sincérité et de véracité, et il doit redire après Bossuet: « Quand tous les monuments du christianisme (primitif) auraient péri, et qu'il ne resterait plus que les épîtres de saint Paul, je demeurerais invariablement attaché à la religion chrétienne. »

IV. — LES ACTES DES APÔTRES, PREUVES DE LA VÉRITÉ DES RÉCITS ÉVANGÉLIQUES.

Mais, nous l'avons vu, le témoignage de saint Paul n'est pas isolé : il s'ajoute à celui des apôtres saint Matthieu et saint Jean, à celui des disciples, les évangélistes saint Marc et saint Luc.

Déjà nous avons remarqué le caractère singulièrement historique du troisième Évangile. Dans un autre ouvrage, qui fait suite à ce récit, et qu'on appelle les *Actes des Apôtres*, saint Luc raconte l'histoire de l'Église naissante, et, à partir du chapitre xvi, il rapporte ce qu'il a vu lui-même lorsqu'il était le compagnon de saint Paul. Son récit devient alors comme un journal de voyage où tous les faits et les incidents sont reproduits d'une manière vivante. C'est là une preuve de sa valeur. Une autre non moins décisive résulte de sa conformité avec tous les autres documents conservés de cette époque.

Les Actes des apôtres offrent un large champ à ce contrôle de l'histoire : la scène y change sans cesse de place : de la Palestine elle se transporte dans l'Asie Mineure, en Grèce, dans les îles de la Méditerranée ; et toujours saint Luc multiplie les détails historiques, géographiques, qui peuvent éclairer son récit. De là, matière féconde à l'examen critique : sur plus de deux cents passages, on a pu comparer la narration de saint Luc avec d'autres documents contemporains (1). Ce travail

(1) THOLUCK, traduit par le P. DE VALROGER. — Introduction au Nouveau Testament, t. II, p. 466.

a été fait avec le soin le plus minutieux et souvent avec l'intention de trouver l'auteur en défaut; mais, de ses indications, pas une seule qu'on puisse convaincre d'erreur. Sur les événements publics, sur le nom, le caractère et les actes des princes qui se succèdent si rapidement alors, saint Luc est d'une exactitude parfaite; les détails de la vie civile et militaire, les lois, les institutions, les usages, les formes juridiques, tout est relaté avec la simplicité, mais aussi avec la fidélité d'un témoin oculaire, vivant dans ce milieu si mouvementé.

Quand, sur des centaines de points précis, un historien se montre toujours fidèle, ne mérite-t-il pas confiance dans le reste de sa narration?

Saint Luc est donc pour nous un témoin d'une valeur irrécusable, et comme le disait M. Brunetière à Lille en 1900 : « S'il y a un texte authentique en histoire, ce sont les Actes des apôtres. »

Or, les Actes supposent et prouvent la vérité des faits évangéliques.

Au début de ce livre, saint Luc rappelle l'Évangile qu'il a composé :

Déjà, dit-il à son disciple Théophile, je vous ai raconté les actions et les paroles de Jésus jusqu'au jour où il fut élevé au ciel.

Puis il mentionne les apparitions de Jésus ressuscité à ses disciples :

Pendant quarante jours, Jésus se montra vivant en leur présence, il leur donna des preuves nombreuses de sa vie nouvelle, et il leur dit : « Vous recevrez bientôt la vertu du Saint-Esprit, et vous serez mes témoins à Jérusalem, en Judée, en Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » Ensuite, Jésus s'éleva vers le ciel et disparut à leurs regards (1).

(1) Act. I, 3 et seq.

Voilà l'origine de l'Église et la mission des apôtres.

Dix jours après l'Ascension, les disciples de Jésus-Christ, transformés par l'Esprit divin, commencent leurs prédications et saint Pierre dit au peuple :

Ce Jésus, qui, vous le savez, a fait parmi vous tant de prodiges et de miracles, vous l'avez livré à la mort; mais Dieu, l'a ressuscité, et nous sommes les témoins de sa résurrection! (1)

Au chapitre suivant, saint Luc rapporte comment Dieu voulut confirmer la parole de saint Pierre :

A sa voix, un paralytique connu de tout le peuple se leva guéri et se mit à marcher (2).

Nouvelle occasion pour saint Pierre de proclamer devant tout le peuple la Résurrection de Jésus-Christ :

Le Dieu de vos pères, leur dit-il, a glorifié son Fils Jésus; quand Pilate voulait le renvoyer absous, vous avez renié ce Saint et ce Juste, vous avez livré à la mort l'Auteur de la vie; mais Dieu l'a ressuscité, et c'est la vertu de son nom qui vient devant vos yeux de guérir ce paralytique.

Dans la suite du récit, saint Luc raconte d'autres miracles opérés par saint Paul, dont il devint le compagnon et le disciple.

A Lystres, en Lycaonie, Paul et Barnabé rencontrèrent un infirme incapable de marcher depuis sa naissance; voyant cet homme disposé à recevoir la foi, Paul lui dit : « Lève-toi et marche! » Et cet homme se mit à marcher librement (3).

Au chapitre xx, autre fait dont saint Luc fut témoin.

A Troade, saint Paul s'entretenait un soir avec une nombreuse assemblée au sujet de la nouvelle doctrine. Comme la discussion se prolongeait bien avant dans la nuit, un jeune homme nommé Eutychus s'endormit sur le bord d'une fenêtre et tomba du troisième étage jusqu'à terre. On le

(1) *Act.* II, 22, 72.

(2) *Act.* III, 7-8.

(3) *Act.* XIV, 11-15.

releva sans vie. Paul descendit aussitôt, prit le jeune homme dans ses bras, et bientôt dit à la foule : « Soyez sans crainte, Eutychus est vivant ! » Et il le ramena sain et sauf au milieu de l'assemblée.

Le récit de saint Luc signale bien d'autres prodiges.

Ainsi Dieu confirmait la prédication des apôtres, et ceux-ci gagnaient à la foi chrétienne de nombreux disciples dans les grandes villes du monde romain.

V. — VÉRITÉ DES FAITS ÉVANGÉLIQUES PROUVÉE PAR LES DOCUMENTS POSTÉRIEURS.

Les écrits de saint Paul, ceux de saint Luc et ceux des autres évangélistes forment donc un triple faisceau de témoignages très divers dans leur forme, mais étroitement unis pour établir d'une manière irréfragable la vérité des faits évangéliques. Tous attestent la prédication de Jésus-Christ, les miracles qui l'autorisèrent, et surtout sa glorieuse Résurrection.

Cela évidemment nous suffit; cependant, à ces témoignages on peut en joindre beaucoup d'autres dont la chaîne continue remonte jusqu'aux temps apostoliques.

L'épître du pape saint Clément, écrite vers l'an 70 à l'Église d'Antioche, les épîtres de saint Ignace d'Antioche adressées à diverses communautés chrétiennes, la lettre de saint Polycarpe aux Philippiens, le *Pasteur* d'Hermas, etc., tous ces écrits du premier siècle qui suivit l'Ascension de Jésus-Christ sont tellement pénétrés de l'esprit chrétien et du souvenir des faits évangéliques, que, sans la vérité de ces faits, ils seraient absolument inexplicables.

Voyez, par exemple, ces quelques lignes signalées par le savant Eusèbe :

L'an 127 de notre ère, Quadratus, évêque d'Athènes, présenta à l'empereur Hadrien une apologie de la religion chrétienne. Il y disait : « Les malades guéris par Jésus-Christ, les morts ressuscités par lui restaient comme des preuves vivantes de ses miracles, et parmi ces personnes

guéries, quelques-unes ont vécu jusqu'à nos jours. » (1)

Voilà sans doute sur les miracles de Jésus-Christ un témoignage d'une singulière valeur : combien de faits historiques ne sont pas appuyés sur une autorité plus grande ! Et ici, ce n'est qu'une voix qui vient se joindre à celle d'une nuée de témoins.

Nous ne rappellerons pas la série des auteurs qui vinrent ensuite. Les rationalistes eux-mêmes sont unanimes à reconnaître que, vers le milieu du ⁱⁱe siècle, les Évangiles étaient reçus par tous les chrétiens comme des livres sacrés.

Il nous reste à montrer comment la vérité des récits évangéliques est confirmée par les prodigieux effets qu'ils ont produits depuis dix-neuf siècles.

(1) Passage rapporté par Eusèbe (*Hist. Eccl.*, lib. IV, cap. III). L'apologie même de Quadratus a été récemment retrouvée.

VI. — VÉRITÉ DES FAITS ÉVANGÉLIQUES CONFIRMÉE PAR L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

Nul ne peut le nier : l'événement capital de l'histoire du monde est la révolution par laquelle les peuples les plus civilisés ont passé du paganisme à la religion chrétienne.

Merveilleuse conquête des âmes : à peine sortis du Cénacle, les apôtres gagnent à Jésus-Christ des milliers de fidèles, et par ces nouveaux disciples la doctrine évangélique est portée à toutes les parties de la terre. Un siècle plus tard, la foi chrétienne se trouve répandue bien au delà des limites de l'empire romain : saint Justin, saint Irénée, Tertullien nous l'attestent.

Mais ce qui est bien plus remarquable encore, c'est la profonde transformation morale opérée par cette religion nouvelle.

Quand nous voyons les discours des apôtres, si simples, si grossiers, exercer sur tant d'âmes un charme irrésistible — disait Origène à Celse, l'ennemi du christianisme — quand nous les voyons partout rappeler la multitude de la débauche à la tempérance, de l'iniquité à la justice, de la faiblesse à une constance capable d'affronter la mort pour sa foi, comment pourrions-nous ne pas admirer une puissance si merveilleuse ?

Et saint Augustin, ce penseur de génie qui, trente ans, fut étranger à nos croyances, saint Augustin place cette conversion du monde au premier rang des preuves du christianisme :

Un homme bafoué, chargé de fers, insulté et mis à mort

par ses concitoyens ; des disciples ignorants et simples qui combattirent par la patience et non par la force, voilà les moyens qui ont transformé le monde, converti les esprits et les cœurs à l'Évangile ! Comment le Crucifié aurait-il atteint un pareil résultat si Dieu ne s'était fait homme en sa personne ? (1)

Oui, dans cette merveilleuse transformation des âmes, il faut voir une preuve de la vérité chrétienne et de l'Évangile : l'arbre qui étend au loin sa vaste ramure suppose le germe dont il est sorti. Le christianisme est un arbre immense dont le germe est dans l'Évangile ; sa vie, sa fécondité prodigieuse prouvent la vérité et la force surnaturelle de ce germe divin.

L'histoire du catholicisme considérée dans son ensemble nous conduit à la même conclusion.

(1) S. AUGUST., *De fide rerum quæ non videntur.*

VII. — VÉRITÉ DES FAITS ÉVANGÉLIQUES CONFIRMÉE PAR L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Depuis dix-neuf siècles, l'Église catholique continue l'œuvre des premiers chrétiens. Elle seule remonte aux apôtres par une série non interrompue de pasteurs, d'évêques et de souverains pontifes ; c'est elle qui a converti le monde, qui a triomphé des persécuteurs par ses légions de martyrs ; et quand on étudie son développement à travers les siècles, son unité dans l'universalité, sa stabilité malgré toutes les attaques des hérésies et des passions conjurées, il faut reconnaître en elle une force surnaturelle.

Plus encore, elle manifeste une vertu divine par son inépuisable fécondité en œuvres de sainteté et de charité. A toutes les époques de sa longue existence, elle a inspiré à des milliers de fidèles la volonté de suivre les conseils évangéliques et de se dévouer jusqu'à la mort au service des malheureux ; toujours elle a produit des saints qui ont porté jusqu'à l'héroïsme la pratique de toutes les vertus. Lisez la vie de quelques-uns de ces héros, celle de saint Louis, roi de France, ou celle de sainte Élisabeth de Hongrie, celle de saint Bernard ou de saint Vincent de Paul, n'est-il pas vrai qu'on y trouve une double preuve d'une vertu divine, et dans ces merveilles de dévouement et d'abnégation qu'ils présentent, et dans ces prodiges par lesquels Dieu les a glorifiés ? Les miracles opérés par plusieurs d'entre eux, comme saint Bernard, saint François Xavier, sont si bien attestés qu'ils ont été reconnus comme vrais par des historiens

étrangers à l'Église; ces miracles ne prouvent-ils pas la doctrine que Bernard et Xavier annonçaient aux peuples?

Oui, si l'on connaît quelque peu l'histoire de l'Église catholique, de ses œuvres et de ses saints, on doit dire avec les Pères du Concile du Vatican :

Cette Église même, par son admirable propagation, par sa sainteté éminente, par son inépuisable fécondité en bonnes œuvres, par son unité dans l'universalité, par son invincible stabilité, présente aux hommes un motif de croire toujours subsistant et un témoignage irrécusable de sa divine mission.

Mais si l'Église catholique a reçu de Dieu la mission de conduire les hommes au salut, de leur enseigner ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour arriver au bonheur éternel, il faut donc la croire quand elle nous donne l'Évangile comme le récit authentique de la vie, des paroles et des actions de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

VIII. — LES OBJECTIONS DES RATIONALISTES. RÉPONSE DE LA SCIENCE.

A cet ensemble de preuves que nous présente le christianisme dans son développement historique, et à celles que nous ont fournies les travaux de la critique moderne pour démontrer la valeur de nos Livres Saints, que peuvent opposer les ennemis de la Révélation?

Les uns, au nom de leurs systèmes athées ou panthéistes, rejettent *a priori* tout miracle comme impossible; ils trouvent des miracles dans les Évangiles, ils nient donc la vérité de ces récits sans plus de discussion.

Les autres attaquent l'Évangile au nom de la critique historique: ils prétendent y trouver des erreurs ou des contradictions.

Voyons ce que valent ces deux espèces de difficultés.

1^o Possibilité du miracle.

Le miracle est-il possible?

A la fin du xviii^e siècle, J.-J. Rousseau se posait cette question: « Dieu, disait-il, peut-il faire des miracles? C'est-à-dire, peut-il déroger aux lois qu'il a établies? Cette question sérieusement traitée serait impie, si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il faudrait l'enfermer. » Hélas! que de gens il faudrait enfermer aujourd'hui, si l'on suivait le conseil de J.-J. Rousseau!

Et pourtant, que proclame ici la raison? Si Dieu a librement établi les lois du monde physique, ne peut-il

pas en suspendre le cours? S'il a créé le monde, n'a-t-il pas le pouvoir de reconstituer un organe détruit ou déformé? Eh quoi! Le mécanicien peut à son gré ralentir ou précipiter la marche de sa locomotive, et Dieu serait tellement impuissant qu'il ne pourrait arrêter le cours d'une force naturelle en un cas donné? Il ne pourrait produire par lui-même des effets supérieurs à ceux de ses créatures! La saine raison rejette ces absurdités.

— Dieu, disent encore quelques prétendus philosophes, troublerait l'ordre de la nature, en opérant des miracles; il changerait ses décrets éternels!

— Il troublerait la nature! Quoi donc? Est-ce déranger l'ordre du monde que de guérir, en un cas particulier, un malade qui souffre, que de réparer un organe lésé? Vraiment, je voudrais voir à quel point un de ces docteurs croirait l'ordre du monde troublé si, dans l'accès d'une maladie douloureuse, une voix amie venait lui dire avec une efficacité soudaine: « Confiance! Vous êtes guéri! »

Quant à la prescience divine, à la stabilité des décrets divins, une pensée suffit pour nous rassurer: Dieu, qui a posé les lois de la nature, en a prévu toutes les applications; il a prévu aussi les raisons de déroger à ces lois en certaines circonstances, et par le même acte il a voulu et ces lois et ces rares exceptions; donc, rien d'imprévu dans sa pensée, rien d'inconstant ni de changé dans ses décrets éternels (1).

2^o Réalité des miracles.

— Soit, direz-vous, le miracle est possible. Mais comment peut-il être constaté?

(1) Voir sur cette question l'opuscule intitulé: *Le miracle, à propos des guérisons de Lourdes*. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, VIII^e.

— Comment? Eh! de la même manière que les autres événements publics. Les miracles dont nous parlons sont des faits extérieurs, sensibles; ils peuvent avoir des témoins nombreux, irrécusables. Si plusieurs personnes honorables attestent qu'elles ont vu guérir en un instant, par une simple parole, un homme connu comme aveugle de naissance, je puis les croire; et, pour juger ce fait supérieur aux forces de la nature, je n'ai pas besoin de consulter la Faculté de médecine: le bon sens me suffit.

Si maintenant nous interrogeons l'histoire, nous y trouvons des miracles parfaitement constatés. Ainsi les prodiges opérés par saint Bernard à l'appui de ses prédications; ceux qui furent obtenus par l'intercession de saint François Xavier sont si bien attestés, que plusieurs historiens protestants en ont reconnu la réalité. Et de nos jours même, au sanctuaire de Lourdes et ailleurs, on a vu se produire des guérisons subites, inexplicables par les seules forces de la nature (1).

On dit cependant, et l'on répète après les positivistes et matérialistes de toute nuance :

— Le miracle n'a jamais été constaté d'une manière scientifique!

— Que faut-il donc pour cela? Que les faits prodigieux soient examinés, vérifiés et jugés par des savants autorisés? Mais nous en avons, des faits de ce genre: on en a vu dans le siècle qui vient de finir. Voyons, par exemple, celui que rapporte et discute la *Revue des questions scientifiques de Bruxelles*, article signé par trois docteurs en médecine :

En 1867, un ouvrier belge, Pierre de Rudder, eut la jambe fracassée par la chute d'un tronc d'arbre. En vain plusieurs

(1) Voir, par exemple, l'ouvrage de M. ARTHUR LOTH : *Le miracle en France au XIX^e siècle*; et celui du D^r BOISSARIE : *Histoire médicale de Lourdes*.

médecins voulurent réduire cette fracture, elle ne subit aucune réparation. Les docteurs Affenaer, Van Hoestenberghe, Verriest et deux autres constatèrent que les os étaient brisés, mis à nu, dépouillés de leur périoste et séparés par un intervalle de trois centimètres, de sorte que la partie inférieure de la jambe pouvait se balancer comme un pendule. Après bien des essais infructueux, tous jugèrent la plaie incurable. Cet état se prolongea sans amélioration pendant huit années, comme l'attestèrent plusieurs médecins et les voisins du malade qui souvent le virent panser sa blessure.

N'espérant plus rien des hommes, Pierre de Rudder résolut de s'adresser à la Sainte Vierge honorée d'un culte spécial au sanctuaire d'Obstaker, à quelques lieues de là. Le 7 avril 1875, il s'y fait transporter à grand-peine, et là, pendant qu'il prie, il est saisi d'une émotion profonde; sans songer à sa plaie, il va se jeter à genoux devant la statue de la Vierge, puis, stupéfait de sa démarche, il s'écrie :

— Où suis-je, ô mon Dieu!

Et il se lève, il marche sans peine, il était guéri!

On constate de suite que la plaie est cicatrisée, les os rejoints, consolidés; la jambe a repris sa force et son état normal.

À son retour, les voisins qui, la veille, avaient vu sa jambe brisée, voient avec étonnement sa guérison complète. Le lendemain, le Dr Affenaer, quelques jours après le Dr Van Hoestenberghe et plusieurs autres docteurs viennent aussi constater cette réparation parfaite de la fracture, et l'on a recueilli l'attestation donnée par écrit d'un grand nombre de ces témoins (1).

(1) *Revue des questions scientifiques de Bruxelles*, octobre 1899. — p. 529 : Attestation du bourgmestre de la commune de Jabbeke et de douze autres témoins du mal et de sa guérison; — p. 556, celle du notaire Delanghe; — 557, celle de Jean Houtsageer; — p. 558; témoignages des voisins de de Rudder; — témoignage légalisé de M. Knockaert. — La guérison de Rudder fut solide et durable : pendant vingt-trois ans encore il se livra, pour soutenir sa famille, à un travail opiniâtre, et plus de trois cents fois il retourna au sanctuaire de Notre-Dame d'Obstaker remercier Notre-Dame de Lourdes, sa bienfaitrice.

Ces faits et ces témoignages sont rapportés par trois docteurs en médecine ; puis, dans une savante discussion, ces docteurs prouvent que jamais un traitement médical n'a pu obtenir la guérison si rapide d'une telle fracture. Que faut-il de plus pour qu'un miracle soit scientifiquement constaté ?

Et cette guérison n'est pas un fait isolé. Depuis une trentaine d'années, il s'est formé un bureau composé de docteurs médecins qui désirent vérifier les cures obtenues au sanctuaire de Lourdes, et ils ont constaté de nombreuses guérisons d'ulcères, de cancers, de plaies invétérées sur lesquelles la névrose ou l'imagination n'ont aucun pouvoir.

Le Dr Boissarie en rapporte plusieurs dans son *Histoire médicale de Lourdes* :

Après trente ans, dit-il, depuis Vergez, professeur à la Faculté de Montpellier, jusqu'à Fabre, de Marseille, nous relevons les noms de deux cent cinquante à trois cents médecins considérables par leur notoriété et leurs travaux qui se portent garants des faits observés à Lourdes. Dans des certificats détaillés et des conclusions sévèrement déduites, ils reconnaissent l'exactitude de ces guérisons, et déclarent ne pouvoir les expliquer d'une façon rationnelle et scientifique (1).

3^o Les miracles de l'Évangile.

Il faut donc, ou nier la valeur du témoignage humain, ou reconnaître qu'il s'est fait des miracles. Après ce que nous avons dit de la valeur historique de l'Évangile, nous pouvons ajouter : Au nombre des miracles pleinement attestés, il faut mettre ceux que rapporte le texte évangélique.

(1) *Lourdes, Histoire médicale*, par le Dr BOISSARIE, 11^e édition, p. 251.

Voilà ce qu'ont toujours reconnu une foule d'historiens, de philosophes et de savants; voilà ce que reconnaissait Ampère, l'un des plus grands noms de la science au xix^e siècle. Après une longue et sérieuse étude des preuves du christianisme, il écrivait :

Les guérisons miraculeuses, la résurrection de Lazare, celle de Jésus-Christ lui-même, la conversion de saint Paul, et de nouveaux miracles attestant partout la vérité de la mission des apôtres, voilà des faits sur lesquels il suffit de consulter l'accord unanime des témoignages de l'histoire.

Quant aux témoins de ces faits, ajoutons avec Ampère cette remarque importante :

La plupart n'étaient pas nés chrétiens, ils n'ont changé qu'à la vue de ces mêmes faits, examinés avec tous les préjugés de leur éducation première et de la prévention — générale alors — contre le christianisme (1).

De plus, ces témoins des faits évangéliques ont tout sacrifié, et même donné leur vie comme gage de leur sincérité. Ils ont conquis à leur foi, à la morale chrétienne, une foule de disciples qui pouvaient facilement contrôler la vérité de leurs paroles : cet ensemble de témoignages ne mérite-t-il pas une entière confiance?

(1) *Mémoire d'Ampère*, publié par M. VALSON.

IX. — LES ADVERSAIRES DE L'ÉVANGILE RENAN, STRAUSS, ETC.

— Cependant, nous dira-t-on encore, il y a des savants qui ne croient pas à l'Évangile, il y a donc des raisons de rejeter ce témoignage!

— Oui, il y a des hommes très instruits dans les sciences naturelles, en physique, en chimie, en mathématiques, et qui ne sont pas des croyants. Mais ont-ils étudié d'une manière sérieuse la valeur de nos Livres Saints? Non! La plupart de ces savants sont très ignorants en matière religieuse et n'ont pas examiné les raisons de notre croyance.

Et ceux qui ont attaqué nos Livres Saints, ont-ils prouvé leurs négations ou leurs systèmes? Non, mille fois non, et la preuve, c'est qu'ils ne s'entendent sur rien, et qu'ils se réfutent les uns et les autres dans leurs théories antichrétiennes. Pour attaquer l'Évangile, ils multiplient les *peut-être*, ils n'ont que des explications fantaisistes, tandis que les savants chrétiens apportent à l'appui de l'histoire évangélique une série multiple, continue, indéniable, de témoignages et de documents. On peut le voir en comparant le livre de M. Wallon: *La croyance due à l'Évangile*, à la *Vie de Jésus*, de M. Renan.

Quand parut en France cette *Vie de Jésus*, on fit grand bruit dans le camp rationaliste pour pousser cette œuvre, mais bientôt ceux qui l'étudièrent sérieusement en virent la faiblesse et la légèreté. Les savants d'Allemagne surtout, et même les exégètes rationalistes, au

nom de la science jugèrent ce livre une œuvre sans valeur.

La *Revue de Wurtzbourg* (octobre 1863) disait :

On se tromperait si l'on cherchait de la science dans le livre de M. Renan ; il n'a donné qu'un évangile en forme de roman.

A Berlin, la *Gazette évangélique*, revue protestante, après avoir indiqué les sources où Renan avait puisé, ajoutait :

Il faut avoir toute l'audace et le caractère superficiel d'un Français (1) pour entreprendre avec une pareille préparation et résoudre ainsi le problème le plus sérieux de la science.

M. Schenkel, directeur du séminaire protestant de Heidelberg, un des coryphées du rationalisme allemand, « dénia au livre de M. Renan tout caractère sérieux, toute valeur scientifique et morale. »

Un autre rationaliste, le Dr Keim, parle aussi « des pauvretés que Renan débite sur les premiers évangiles, » et ajoute que « rien n'est plus superficiel. »

En France, Renan fut aussi jugé de la sorte même par les libres penseurs intelligents. Lorsque Challemel-Lacour lui succéda à l'Académie, il ne craignit pas de dire dans son discours de réception :

Les savants reprochèrent au livre (de Renan) de n'être pas scientifique..... Ils demandaient compte à l'auteur des libertés qu'il avait prises avec certains documents....; ils lui demandaient surtout de quel droit il les avait brisés en mille pièces pour les ajuster à son plan et pour en composer comme dans une verrière la figure qu'il avait imaginée. Les lettrés se demandaient si ces procédés romanesques étaient à leur place dans la plus grave de toutes les histoires.

Telle est l'œuvre du fameux renégat. Ajoutez à ces justes critiques le manque absolu de preuves contraires au récit sacré : des peut-être, des suppositions gratuites,

voilà tout ce qu'il oppose au récit évangélique. Et pourtant, c'est là ce que le rationalisme français a trouvé de plus fort contre la valeur du Nouveau Testament (1).

En Allemagne, la critique rationaliste affecte des allures plus scientifiques. Vers 1835, David Strauss publia quatre volumes sur la *Vie de Jésus* : partant de ses doctrines panthéistes, il rejette tout miracle comme impossible, puis il parcourt tous les détails des récits évangéliques et s'efforce d'y trouver des contradictions (2). Strauss va plus loin : il prétend que tous les récits de l'Évangile sont des mythes, des légendes sorties des idées populaires. Jésus-Christ lui-même n'est qu'un mythe, et n'aurait pas existé !

On lui montra que non seulement les évangélistes, mais aussi des auteurs profanes, attestent l'existence de Jésus-Christ. Tacite, le grand historien de Rome à la fin du 1^{er} siècle, dit en parlant des chrétiens :

Leur nom vient du Christ, qui, sous l'empire de Tibère, fut livré au supplice par Ponce-Pilate, procureur de la Judée (3).

(1) Pour rejeter les miracles de l'Évangile, Renan se contente de dire : « Le miracle est impossible, » et cependant il veut expliquer les récits du texte sacré. Il a trouvé pour cela l'efficacité d'une nouvelle médecine : « Qui oserait dire que dans beaucoup de cas et en dehors des lésions tout à fait caractérisées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie ? Le plaisir de la voir guérit. Elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est pas en vain. » — « Allez donc, répond M^{sr} Freppel, allez demander aux directeurs de l'établissement des aveugles ou de l'Institut des sourds-muets, si le sourire de qui que ce soit a jamais rendu la vue à un aveugle-né, s'il n'est pas inouï que le contact d'une personne exquise ait guéri subitement un sourd-muet de naissance ! Se figure-t-on dix lépreux délivrés de cette horrible maladie par le plaisir de voir un homme ? » (M^{sr} FREPPEL, *Examen de la « Vie de Jésus » par M. Renan*, p. 49-51.)

(2) Vaines attaques ! Avant Strauss, les exégètes catholiques avaient déjà signalé ces différences ; mais aussi montré qu'elles ne renferment aucune contradiction.

(3) TACITE, livre XV^e de ses *Annales*.

Les rationalistes eux-mêmes reconnaissent l'inanité du système mythique.

La critique des Évangiles, dit A. Réville, est loin désormais des régions nébuleuses où Strauss aimait à la laisser vaguer. Il n'est plus permis aujourd'hui dans la science sérieuse de parler d'un Christ imaginaire plaqué sur un Juif dégénéré.

Et pourtant, c'est à cela qu'est venue aboutir la plus fameuse des attaques de la science rationaliste en Allemagne ! Ainsi en est-il des autres systèmes antichrétiens : ils passent, et le Christ reste avec son Évangile, il fait des conquêtes parmi les esprits les plus sérieux et les plus élevés.

En 1900, à Lille, dans une conférence publique sur *les raisons actuelles de croire*, M. Brunetière, le savant directeur de la *Revue des Deux Mondes*, disait :

J'ai lu et relu passionnément la *Vie de Jésus* du Dr Strauss. Si, comme il est arrivé, l'exégèse et la critique ont eu pour objet de jeter du doute sur les vérités de la religion, elles y ont définitivement et finalement échoué.

Car, ont-elles prouvé que la diffusion du christianisme ne fut pas un fait sans analogue dans l'histoire du monde ? Non, et même elles ont dû formellement reconnaître qu'il y avait dans le fait seul de cette diffusion quelque chose d'inexplicable.

Ont-elles prouvé que la propagation du christianisme ne fut pas l'œuvre des apôtres ? Non, et s'il y a sans doute un texte authentique en histoire, ce sont les *Actes*.

Ont-elles prouvé que les quatre Évangiles ne fussent pas tous les quatre, en substance, la prédication, la biographie mortelle, et l'enseignement de Jésus ? Non, et le jour qu'elles le prouveraient, ce serait, avec l'histoire évangélique, toute espèce d'histoire qui s'écroulerait et même toute certitude historique (1).

(1) Conclusion bien remarquable de la part d'un savant si éclairé, que tant de préjugés et d'intérêts éloignaient de la foi chrétienne.

X. — CONCLUSION

Ainsi donc, soit que l'on examine l'Évangile en lui-même, soit que l'on considère son origine, ses auteurs, sa place dans l'histoire et les effets qu'il a produits dans le monde, on y trouve tous les caractères de la vérité et même les marques d'une œuvre divine. C'est ce que reconnaissent les vrais savants.

Les attaques de la critique rationaliste ont-elles ébranlé sa valeur? Nullement : elles ont été plutôt l'occasion de travaux qui l'ont fait mettre dans une plus vive lumière.

Nous pouvons donc en toute sécurité conserver et goûter ce trésor, où nous voyons les actes, où nous entendons les paroles du Christ sauveur. Pour l'âme qui relit ces pages avec une douce attention, elles sont une source inépuisable de lumière, de paix et de consolation. Que de témoignages on pourrait recueillir à ce sujet. Bossuet, Fénelon, Lacordaire, Louis Venillot, François Coppée, et bien d'autres nous l'ont dit après l'avoir éprouvé.

Il y a quelques années, un publiciste distingué M. Laboulaye, après avoir parcouru les systèmes philosophiques modernes, écrivait :

L'avouerai-je en finissant? Quand j'ai traversé cette mêlée de doctrines, au sortir de ce bruit et de cette poussière, je me sens triste et découragé; je pense à cette science qui, en nous enseignant que nous ne pouvons rien savoir, nous ôte toute croyance, toute joie, tout amour.

Las et abattu comme un homme accablé par un rêve pe-

nible, j'ouvre l'Évangile; il me semble que je sors de l'empire des ombres pour entrer dans le royaume de la vérité.

Ce langage familier qui a charmé mon enfance m'étonne par sa profondeur; j'y vois, j'y sens une science qui dépasse de bien loin toutes les conceptions humaines.

Après dix-huit siècles, la sagesse du siècle nous ramène aux doutes d'un monde expirant; après dix-huit siècles, le Christ nous parle de Dieu, de notre âme, du salut, de la liberté, du devoir, de la justice, comme s'il venait d'entendre notre voix émue, comme s'il répondait au cri de notre cœur troublé.

Voyez ce qu'Hégel a péniblement enfanté après une vie de méditations et de recherches; suivez la subtilité de ces raisonnements où les mots prennent la place des choses; et maintenant, prenez l'Évangile, et lisez un discours du Christ; à côté d'Hégel, mettez la douce et sereine figure de Jésus : où est l'idéal du vrai, du beau et du bien? Où est la doctrine qui puisse charmer les plus grands esprits et consoler les petits? Où trouve-t-on la règle des mœurs pour l'homme, la règle du devoir et de la justice pour le citoyen? Où est la vie, où est l'espoir? Encore une fois, oubliez votre école, et regardez.

Le système d'Hégel est mort et ruiné comme toutes les œuvres humaines; une seule philosophie est debout, c'est la doctrine de Celui qui seul a pu dire aux hommes : « Si vous tenez à ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. » (1)

(1) LABOULAYE, *Études morales et philosophiques*, p. 56.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction : Pourquoi ces pages?</i>	
I. — <i>Caractères intimes de la vérité du récit évangélique.</i>	5
II. — <i>Valeur du récit évangélique prouvée par l'histoire.</i>	8
Les auteurs de ce récit.	
Conservation du texte primitif.	
Véracité des évangélistes, contrôle de l'histoire.	
III. — <i>Les épîtres de saint Paul, preuves de la vérité des faits évangéliques.</i>	18
IV. — <i>Les Actes des apôtres, preuves de cette même vérité.</i>	22
V. — <i>Vérité des faits évangéliques prouvée par les documents postérieurs.</i>	26
VI. — <i>Vérité des faits évangéliques confirmée par l'établissement du christianisme.</i>	28
VII. — <i>Vérité de ces faits confirmée par l'autorité de l'Eglise catholique.</i>	30
VIII. — <i>Les objections des rationalistes, réponse de la science.</i>	32
IX. — <i>Les adversaires de l'Évangile : Renan, Strauss.</i>	38
X. — <i>Conclusion.</i>	42

2-4848

—545628—

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 454 019

